

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

# L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR

### INSERTIONS.

Annonces, la ligne. . . 20 c.  
Réclames. — . . . 30  
Faits divers. — . . . 75

**RÉSERVES SONT FAITES**  
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne:

A PARIS,  
A L'AGENCE HAVAS  
8, place de la Bourse,

### ABONNEMENT.

**SOMMAIR :**  
30 fr.  
16  
8  
**Poste :**  
35 fr.  
18  
10

On s'abonne :  
A SAUMUR,  
Au bureau du Journal  
ou en envoyant un mandat  
sur la poste,  
chez tous les libraires.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR, 19 SEPTEMBRE 1884.

### ENTREVUE DE SKIERNIEWICZY.

Ainsi que nous le disions hier, le *Times* insiste avec une joie peu dissimulée notre sentiment à propos de l'entrevue des empereurs à Skierniewicz. « Si maintenant la France est ignorée, bien qu'elle puisse mettre en campagne des armées aussi nombreuses que celles de l'Autriche et même de l'Allemagne, ajoute la feuille anglaise, cela tient à ce que ses hommes d'Etat n'ont pas réussi à faire naître l'impression qu'ils avaient ménagé les forces de leur pays. Au lieu de là, ils ont paru les prodiguer. »

Où, cela est vrai, autrefois, après ses défaites, la France avait conservé sa situation de grande puissance dirigeante. Pourquoi? Est-ce seulement, comme l'indique le *Times*, parce que « ses hommes d'Etat avaient réussi à faire naître l'impression qu'ils savaient ménager les forces de leur pays? »

Non, c'est surtout parce qu'elle avait la monarchie, sa Monarchie traditionnelle. En 1814, ni la Prusse, ni l'Autriche, ni l'Angleterre ne voulaient de la Restauration parce qu'elles comptaient bien que le rétablissement de la Monarchie séculière rendrait à la France vaincue son prestige, sa force et son rang en Europe.

Et naguère, au lendemain de nos récents défaites, n'avons-nous pas vu M. de Bismarck écrire au comte d'Arnim ces paroles significatives: « Notre intérêt exige que la France nous laisse en paix; tant qu'elle sera en République elle ne sera pas un danger pour nous. »

Ce qu'avait prévu la haine clairvoyante du chancelier prussien s'est réalisé; nous sommes en République; quelle place la France occupe-t-elle, à cette heure, dans le conseil des nations? Interrogez l'entrevue de Skierniewicz.

Nous reproduisons ici les dernières dépêches parvenues à Paris :

Skierniewicz, 17 septembre.

L'empereur Guillaume, le prince de Bismarck et la suite de l'empereur sont partis pour Berlin aujourd'hui même, à huit heures du matin.

Le czar, l'impératrice, l'empereur François-Joseph, les grands-ducs, tous les personnages de la suite ont accompagné l'empereur Guillaume à la gare.

L'empereur d'Allemagne a embrassé la czarine, ses yeux étaient remplis de larmes. L'impératrice paraissait profondément émue.

L'empereur d'Allemagne a embrassé plusieurs fois l'empereur d'Autriche et le czar. Il a remercié ses hôtes de l'accueil qu'ils lui avaient fait.

L'empereur François-Joseph a longuement serré la main à M. de Bismarck.

L'empereur Guillaume est resté à la portière du wagon-salon, saluant jusqu'au dernier moment.

A la sortie de la gare, l'empereur François-Joseph a donné le bras à l'impératrice.

Deux heures après le départ de l'empereur d'Allemagne, l'empereur François-Joseph s'est mis en route.

Le même cérémonial a été observé au départ qu'à l'arrivée.

L'empereur remercia le czar et la czarine pour leur accueil cordial, et embrassa le czar à trois reprises. Au moment où le train se mettait en mouvement, l'empereur d'Autriche, s'adressant au czar, lui dit en français: « Merci, encore une fois, pour votre cordiale réception et votre amabilité »; le czar lui répondit: « Bon voyage »; et le grand-duc Nicolas ajouta: « Au revoir ».

Berlin, 17 septembre.

Le train impérial ramenant l'empereur d'Allemagne et le prince de Bismarck est entré en gare aujourd'hui à huit heures.

L'empereur et M. de Bismarck sont très-bien portants.

Une foule énorme encombrait les abords de la gare et a acclamé l'empereur.

Devant le palais, les acclamations étaient unanimes.

L'empereur partira demain dans la matinée pour Benrath.

### LES AFFAIRES DE CHINE.

On lit dans la *Liberté*:

« Les bruits de médiation entre la France et la Chine, et de nouvelles négociations pacifiques, ont encore circulé aujourd'hui avec une certaine persistance. Nous devons dire que, cette fois, elles ne paraissent pas dénuées de vraisemblance. Le gouvernement français ne semble pas éloigné de prêter l'oreille à des propositions de ce genre si elles sont formulées de façon à avoir vraiment un caractère sérieux, et si elles lui sont présentées par des intermédiaires assez autorisés pour faire espérer une solution prochaine. »

« Il y a lieu, d'ailleurs, de croire que la chancellerie allemande encourage efficacement les efforts qui sont faits en vue d'un arrangement amiable, et que les bons offices de M. de Bismarck ne sont pas sans influence sur les dispositions conciliantes qu'on attribue à la cour de Pékin, et sur les résolutions de la puissance qui pourrait accepter le rôle de médiateur. »

On lit dans le *Télégraphe*:

« Le bruit court que M. le président du conseil résisterait très-énergiquement aux suggestions de ceux de ses conseillers qui réclament comme indispensable une expédition contre Pékin. »

« M. Ferry estimerait qu'il est possible de frapper plus sûrement et à moindres frais un « grand coup » ailleurs qu'à Pékin, et que d'ailleurs la continuation de l'état de répressailles amènera forcément les puissances à peser dans le propre intérêt de leur commerce sur la Chine, afin d'obtenir d'elle de cesser une résistance désastreuse et de nous faire des concessions raisonnables. »

« Pour aboutir à ce résultat, M. le prési-

dent du conseil estimerait qu'il suffit d'un dernier renfort de 2,000 hommes à expédier en Indo-Chine. »

On lit dans la *France*:

« Le gouvernement n'a reçu aucune nouvelle au sujet du débarquement des Français à l'entrée du fleuve Min et du combat qui a eu lieu à Kimpai. »

« Il est probable que ce combat n'a pas eu l'ampleur que lui a attribué la première dépêche. »

« L'amiral Courbet n'a donné au ministre de la marine aucune indication sur ses mouvements ultérieurs; on ne peut donc rien dire de précis à ce sujet. »

« Il est cependant de plus en plus probable que l'amiral se dirigera vers l'embouchure du Yang-Tse-Kiang, au nord de Sanghaï, et qu'il tentera un coup de main sur Nankin où se trouve un important arsenal. »

On dit que les rapports de nos agents en Indo-Chine, à commencer par M. Patenôtre, se plaignent de la politique décousue et par à-coups suivie par notre gouvernement soit dans les négociations, soit dans les opérations militaires; et indiquent que telle est la cause principale des dispositions à la résistance que la cour de Pékin a accentuées en ces derniers temps.

Les rapports de ces mêmes agents réclamaient une action suivie et énergique.

### Chronique générale.

La *Gazette de Cologne* du 16 septembre célèbre l'entrevue des trois empereurs à Skierniewicz comme un triomphe de la politique du prince de Bismarck et une garantie annuelle en faveur du maintien de la paix européenne.

La *Germania*, discutant sur le but de l'entrevue des trois empereurs, dit qu'elle a d'autres raisons d'être que le maintien de la paix. Elle ne peut-être une simple mani-

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

## L'ABBÉ CONSTANTIN

PAR LUDOVIC HALÉVY

— Nous avons passé toute notre journée à visiter le château, les écuries, les fermes. Nous n'avons rien vu, car c'est immense... mais nous sommes ravis de tout ce que nous avons vu. Seulement, monsieur le curé, il y a quelque chose qui m'intrigue. Je sais que le domaine a été vendu publiquement... Tout le long de la route, j'ai vu les grandes affiches... Mais aux personnes, aux propriétaires et fermiers, qui m'ont accompagnée dans ma promenade, je n'ai pas osé demander, — mon ignorance aurait paru folle! — combien cela m'avait coûté. Mon mari, dans sa dépendance, a oublié de me le dire... Du moment que je suis enchantée de l'acquisition, ce n'est qu'un détail, mais je ne serais pas fâchée cependant d'apprendre... Dites, monsieur le curé, si vous le pouvez, dites-moi le prix.

— Un prix énorme! Vous me faites peur... Combien exactement?

— Trois millions!

— Seulement! s'écria M<sup>me</sup> Scott; le château, les fermes, la forêt, le tout pour trois millions?

— Oui, trois millions.

— Mais c'est pour rien, dit Bettina. Cette délicieuse petite rivière qui se promène dans le parc, à elle seule, les trois millions.

— Et vous disiez tout à l'heure, monsieur le curé, demanda M<sup>me</sup> Scott, vous disiez qu'il se trouvait plusieurs personnes pour nous disputer les terres et le château?

— Oui, madame.

— Et devant ces personnes, après la vente, mon nom a-t-il été prononcé?

— Oui, madame.

— Et quand mon nom a été prononcé, y a-t-il eu là quelqu'un pour me connaître, pour parler de moi?... Oui... oui... Votre silence me répond... on a parlé de moi... Eh bien! monsieur le curé, je deviens sérieuse, très-sérieuse... Je vous prie, en grâce, de me répéter ce qui a été dit de moi.

— Mais, madame, répondit le pauvre curé, qui était sur des charbons ardents, on a parlé de votre grande fortune.

— Oui, on a dû parler de cela; sans aucun doute, on a dû dire que j'étais fort riche... et, depuis peu de temps... une parvenue... n'est-ce

pas? Très-bien; mais ce n'est pas tout, on a dû vous dire autre chose.

— Mais non, je n'ai rien entendu...

— Oh! monsieur le curé, vous faites là ce que vous appelez un mensonge pieux... et je vous rends très-malheureux, car vous devez être la sincérité même. Mais, si je vous tourmente ainsi, c'est que j'ai grand intérêt à savoir ce qui s'est dit, ce que...

— Mon Dieu, madame, interrompit Jean, vous avez raison, on a dit autre chose, et mon parrain est un peu embarrassé pour le répéter; mais puisque vous le voulez absolument, on a dit que vous étiez une des plus élégantes, des plus brillantes et des plus...

— Et des plus jolies femmes de Paris? On a pu dire cela, — avec un peu d'indulgence on a pu le dire; — mais ce n'est pas tout encore. Il y a autre chose...

— Ah! par exemple!

— Oui, il y a autre chose, et je voudrais avoir avec vous, à l'instant même, une explication bien nette, bien franche. Je ne sais pas... mais il me semble que j'ai eu la main heureuse aujourd'hui... il me semble, — c'est peut-être un peu tôt pour dire ce moi-là, — mais il me semble que vous êtes déjà tous les deux un peu mes amis... et que vous le serez un jour tout à fait. Eh bien! dites, s'il court sur mon compte des histoires absurdes et

fausses, n'ai-je pas raison de penser que vous m'aidez à les démentir?

— Oui, madame, répondit Jean avec une extrême vivacité, vous avez raison de le penser.

— Eh bien! c'est à vous, monsieur, que je m'adresse. Vous êtes soldat... et c'est votre métier d'avoir du courage... Promettez-moi d'être brave... Me le promettez-vous?

— Qu'entendez-vous, madame, par être brave?

— Promettez... promettez sans explications, sans conditions.

— Eh bien! je le promets...

— Vous allez donc répondre franchement, par oui et par non, aux questions que je vais vous adresser...

— Je répondrai.

— Vous a-t-on dit que j'avais mendié dans les rues de New-York?

— Oui, madame, on me l'a dit.

— Et que j'avais été écuyère dans un cirque ambulante?

— On me l'a dit, madame.

— A la bonne heure!... Voilà qui est parler. Eh bien! remarquez d'abord que, dans tout cela, il n'y aurait rien, rien du tout d'inouïable... Mais, si cela n'est pas vrai? Et cela n'est pas vrai. Mon histoire... en peu de mots je vais vous la raconter; et, si je vous la raconte ainsi, dès le premier jour, c'est pour que vous ayez la bonté de la redire à

festation aux yeux du monde. Les visées des empereurs vont donc plus loin.  
La Gazette nationale constate, à titre de symptôme, les nombreuses conférences que le baron de Courcel, ambassadeur de France à Berlin, a eues avec le prince de Bismark avant l'entrevue de Skierniewicy.

Une fois n'est pas coutume.  
M. Campenon ayant sous la main les officiers étrangers, n'a pas voulu perdre une aussi bonne aubaine et, pour mieux se mettre en relief, il les a réunis mardi soir au ministère.  
M. Campenon, entouré de ses aides-de-camp, recevait ses invités au seuil du grand salon.  
On a remarqué que tout cet état-major étranger s'est montré aussi froid que poli.  
La musique de la garde de Paris a fait entendre les morceaux de son répertoire pendant toute la réception, qui s'est prolongée jusqu'à une heure du matin.  
M. Campenon en a été pour ses frais de musique et de réception.

Les journaux ont l'air de faire croire que M. Campenon songe à se retirer du ministère.  
Les bruits sont au moins prématurés, M. Jules Ferry s'accommodant encore de son collègue à la guerre.  
Depuis longtemps, il le sait mieux que tout autre, les ministres de la guerre ne s'en vont pas.  
On les chasse.

Parmi les candidats à la succession de M. Hérisson au ministère du commerce, on cite M. Drelz-Monin, sénateur, président de la chambre de commerce de Paris.

GAÏETÉS RÉGICIDES.

« S'il est vrai que l'entrevue de Skierniewicy n'ait pour but que d'arrêter les mesures à prendre, par les trois empereurs, pour lutter en commun contre les nihilistes, les anarchistes, les socialistes, les dynamistes qui s'amuse à glisser chaque jour des pétards malappris ou des cartouches indiscrètes sous les trônes vermoulus de trônes antiques mais vermoulus, assurément Sa Majesté la reine-impératrice Victoria avait autant de titres à prendre part à cette entrevue que le nihiliste Alexandre, que le nobilingisé Guillaume, que l'oberkandisé François-Joseph.  
Le poignard politique, la balle sociale, la dynamite révolutionnaire, ça la connaît, elle aussi.  
Qui s'exprime de la sorte? La Bataille? Le Cri du Peuple? L'Intransigeant? Le Radical?  
Non, c'est le Paris.  
C'est le Paris qui s'amuse si agréablement des pétards malappris, des cartouches indiscrètes glissés sous les trônes vermoulus.  
C'est le Paris qui rit à gorge déployée du

nihiliste Alexandre, du nobilingisé Guillaume, de l'oberkandisé François-Joseph.  
M. Jules Ferry estimera sans doute que les joyusetés régicides de l'un de ses organes les plus officieux viennent avec une saisissante opportunité à l'heure où le « nihiliste », le « nobilingisé » et « l'oberkandisé » sont réunis à Skierniewicy.

On a beau s'affubler du manteau quelque peu râpé de l'opportuniste, le bout de l'oreille du démagogue finit toujours par se montrer.

Le mariage religieux de M. vicomte Maurice Fleury et de M<sup>lle</sup> Madeleine Deslandes a été célébré, mardi, à la Trinité, à Paris.

L'église, admirablement décorée, était resplendissante de lumières.  
M. le vicomte Maurice Fleury est fils du général comte Fleury, ancien ambassadeur de France en Russie, grand écuyer, sénateur et aide-de-camp de Napoléon III.  
Les témoins étaient, pour le marié: M. le maréchal Canrobert, et M. de Singay, son oncle; pour la mariée: MM. le général de Valabrègue et le baron Albert Oppenheim.  
La comtesse Fleury était au bras de son fils, et le général Fleury, la plaque de grand officier de la Légion-d'Honneur au côté, accompagnait M<sup>me</sup> de Saint-Paul, sa belle-mère.  
Une assistance aussi nombreuse que choisie emplissait l'église.

BULLETIN FINANCIER.

Paris, 18 septembre.  
Malgré la faiblesse de la Bourse de Londres, qui pour les deux cotes perd 1/4 à 101 1/4, malgré les réalisations de bénéfices, le marché reste aussi ferme que possible.  
Sur le 3 0/0 on cote 78.72 1/2; sur l'amortissable 80.70 et 109.02 1/2 sur le 4 1/2.  
L'Italien conserve son cours d'hier à 96.70.  
La Banque de France se maintient à 5,080.  
L'action du Crédit Foncier se négocie entre 1,317.50 et 1,320. Cette plus-value est surtout due aux achats persistants du comptant.  
Les obligations du Crédit Foncier sont recherchées.  
Les obligations foncières 1883 se négocient sur les cours de 355 à 357. Elles arriveront à niveler leurs prix avec ceux des obligations de nos grandes Compagnies de chemins de fer qui se traitent en moyenne à 370 fr. Comme ces dernières, elles produisent 15 fr. d'intérêt et sont remboursables à 500 fr.  
Les autres valeurs ne donnent pas sujet à de grandes variations.  
La Banque de Paris est à 777.50.  
La Banque d'Escompte à 520; cette société va bientôt sortir du statu quo actuel. C'est à la fin de ce mois que le traité d'absorption avec la Banque Française et Italienne sera devenu définitif. Par cela même le capital se porte à 65 millions. La Banque d'Escompte pourra mettre à jour des affaires qu'elle a préparées depuis quelque temps.  
La Société Générale se tient à 465.  
L'action Rio-Tinto est en progrès à 416.25. De bons achats viennent de Londres et il faut s'attendre à enregistrer d'ici peu de temps de plus hauts cours sur cette valeur.  
Le Suez est encore plus recherché aujourd'hui, on le traite entre 1,960 et 1,965, il est vrai que les recettes du transit ont été pour hier de 230,000 francs.  
Lorsque l'épargne trouve des obligations de toute sécurité et rapportant un intérêt rémunérateur, elle

s'empresse de se porter sur ces titres. C'est ainsi que les obligations Ouest-Algérien 4 0/0 voient le nombre des demandes augmenter tous les jours.  
Les Chemins de fer français suivent le mouvement général: le Nord à 1,672.50, le Lyon à 1,247.50, l'Orléans à 1,337.50, le Midi à 1,165, l'Est à 790, l'Ouest à 845.

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

L'appel que nous avons adressé à nos concitoyens en faveur du Véloce-Club de Saumur a été compris. Déjà bien des adhésions sympathiques sont parvenues auprès des divers membres de la commission.  
Mais celle-ci veut préparer des fêtes dignes de la renommée du Véloce-Club de Saumur, et s'adresse de nouveau aux amateurs de ces intéressants exercices pour grossir le fonds social.  
Les membres souscripteurs, dans les fêtes projetées, auront des avantages sérieux qui seront une ample compensation à leur cotisation annuelle qui n'est que de 40 fr.  
On peut souscrire chez chacun des membres du Véloce-Club, au café de la Paix, au café du Commerce et au bureau de l'Echo Saumurois.  
M. Maximilien Clément, sous-lieutenant à l'Ecole de cavalerie de Saumur, est nommé lieutenant au 2<sup>e</sup> régiment de pontonniers, en garnison à Angers.

Tous les journaux de la région ont donné les détails sur le crime de Vivy.  
L'assassin, Louis Jousselet, est âgé de 49 ans et non de 39, comme on nous l'a fait dire; c'est la victime, sa sœur, la femme Besnard, qui était âgée de 39 ans.  
On a moulé en plâtre l'empreinte, d'une profondeur d'au moins 10 centimètres, laissée sur le sol par la figure de la victime. Ce masque en plâtre a été apporté hier au parquet de Saumur et servira de pièce à conviction.  
Jousselet passera aux prochaines assises de Maine-et-Loire qui s'ouvriront au mois de novembre.  
Cette affaire est la cinquième, pour l'arrondissement de Saumur seulement, qui sera soumise au jury.

L'ASSASSINAT DU LION-D'ANGERS.

Ce n'est plus un frère qui assassine sa sœur, mais un mari qui tue l'amant de sa femme.  
Les faits se sont accomplis dimanche soir, vers six heures, dans les circonstances qui suivent:  
Il y a un certain temps, le sieur Garreau, fermier à la Trochuais, commune du Lion-d'Angers, avait pour domestique un individu nommé Guiblet. Garreau était marié à une toute jeune femme.  
Le domestique parvint à se faire aimer de la femme Garreau, et un beau jour tous

deux quittèrent furtivement le domicile conjugal.  
Ils se rendirent à Angers.  
Il arriva ce qui arrive presque toujours. Au bout de quelque temps, l'argent vint à manquer et l'amant et la maîtresse se trouvèrent dans la misère.  
Alors, la femme Garreau songea au logis, où elle avait laissé quatre petits enfants.  
Elle espéra pouvoir fléchir son mari et vint lui demander d'oublier.  
Garreau crut à la promesse de sa femme et lui permit de reprendre son ancienne place.  
Ceci se passait il y a un mois.  
La semaine dernière, quelqu'un prévint qu'on avait vu Guiblet rôder autour de la ferme.  
Il se trouvait sans ressources et espérait que la femme Garreau lui viendrait en aide.  
En apprenant le retour de Guiblet, Garreau fut furieux et jura de se venger.  
Dimanche soir, 14 septembre, il prit son fusil et sortit pour aller rejoindre sa femme à laquelle il avait donné rendez-vous dans un champ.  
Arrivé là il ne la trouva pas.  
Regardant alors dans les champs voisins, il l'aperçut sous un chêne en compagnie de son ancien domestique.  
Sans mot dire, Garreau s'avança vers les amants et déchargea sur Guiblet la double charge de son fusil.  
Il l'atteignit en pleine poitrine.  
Guiblet est mort vingt-quatre heures plus tard.  
Garreau a été arrêté. (Patriote.)

A la demande du grand rabbin de France, le ministre de la guerre vient de recommander aux commandants de corps d'armée de laisser aux militaires du culte israélite toutes les facilités compatibles avec le service, pour prendre part à la célébration du nouvel an, 19 septembre, et du Grand-Pardon, du 28 au 30 octobre.

Nous n'avons rien à dire à cela, désirant que chacun soit libre de pratiquer sa religion; mais si un évêque allait prier le général Campenon de laisser aux soldats catholiques toute facilité de remplir leurs devoirs religieux, comment serait-il reçu?

LES COFFRES-FORTS HAFNER.

Les journaux de Lyon nous ont donné des détails intéressants sur un terrible incendie qui a détruit entièrement un immeuble aux n<sup>os</sup> 23 et 25 de la rue Centrale.  
Le déblaiement des débris a été long et parfois dangereux. Ce travail a aussi offert un spectacle curieux, car la foule — le danger passé — prend partout prétexte à rire. On veut voir, dit le Nouvelliste de Lyon, ce qu'on retire de ces débris, devenues en quelque sorte mystérieuses, et qui ne laissent sortir que meurtris les objets qu'ils recouvrent. A chaque découverte, à chaque meuble qu'on retire des débris, ce sont des étonnements et des commentaires.  
L'autre matin, la chose a pris les proportions d'un véritable événement.

tous ceux qui vous parleront de moi... Je vais passer une partie de ma vie dans ce pays, je désire qu'on sache d'où je viens et ce que je suis. Je commence donc. Pauvre, oui, je l'ai été et très-pauvre. Il y a de cela huit ans... Mon père venait de mourir, suivant d'assez près notre mère. J'avais, moi, dix-huit ans et Bettina neuf. Nous restions seules dans le monde avec de grosses dettes et un gros procès. La dernière parole de mon père avait été:  
« — Suzie, pour le procès, ne transigez jamais, jamais, jamais! Des millions, mes enfants, vous aurez des millions!  
« Il nous embrassa toutes les deux, Bettina et moi... Le délire le prit et il mourut en répétant:  
« — Des millions!  
« Un homme d'affaires se présenta, le lendemain, qui m'offrit de payer toutes les dettes et de me donner, en outre, dix mille dollars, si je lui abandonnais tous mes droits dans le procès. Il s'agissait de la possession d'une grande étendue de terres dans le Colorado... Je refusai. C'est alors que, pendant quelques mois, nous avons été très-pauvres.  
« Et c'est alors, dit Bettina, que je mettais le couvert.  
« Je passais ma vie chez les sollicitors de New-York... mais personne ne voulait se charger de mes intérêts. C'était partout la même réponse:

« — Votre cause est très-douteuse, vous avez des adversaires riches et redoutables, il faut de l'argent, beaucoup d'argent pour aller au bout de votre procès... et vous n'avez plus rien... On vous offre, vos dettes payées, dix mille dollars, acceptez, vendez votre procès.  
« Mais, moi, j'avais toujours dans l'oreille les derniers mots de mon père, et je ne voulais pas... La misère, cependant, allait bien m'y contraindre, quand, un jour, je tentai une démarche près d'un des amis de mon père, un banquier de New-York, M. William Scott. Il n'était pas seul; un jeune homme était assis dans son cabinet, près de son bureau.  
« — Vous pouvez parler, me dit-il, c'est mon fils Richard Scott.  
« Je regarde ce jeune homme, il me regarde, et nous nous reconnaissons...  
« — Suzie!  
« — Richard!  
« Il me tend la main. Il avait vingt-trois ans, et moi dix-huit, je vous l'ai dit. Bien souvent, autrefois, enfants tous les deux, nous avions joué ensemble. Nous étions alors grands amis. Puis, sept ou huit ans auparavant, il était parti pour achever son éducation en France et en Angleterre. Son père, me fait asseoir et me demande ce qui m'amène... Je le lui dis... Il m'écoute et me répond:  
« — Vous auriez besoin de vingt à trente mille

dollars. Personne ne vous prêtera une telle somme sur les chances incertaines d'un procès très-compliqué. Ce serait de la folie. Si vous êtes malheureuses, si vous avez besoin d'un secours...  
« — Ce n'est pas cela, mon père, dit très-vivement Richard, ce n'est pas cela que miss Percival demande.  
« — Je le sais bien, mais ce qu'elle me demande est impossible...  
« Il se leva pour me reconduire... Alors j'eus un accès de faiblesse, le premier depuis la mort de mon père; j'avais été, jusque-là, assez forte, mais je sentais mon courage épuisé. J'eus une crise de nerfs et de larmes. Je me remis enfin, et je partis. Une heure après, Richard Scott était chez moi.  
« — Suzie, me dit-il, promettez-moi d'accepter ce que je vais vous offrir; promettez-le moi.  
« Je le lui promis...  
« — Eh bien! dit-il, à cette seule condition que mon père n'en sache rien, je mets à votre disposition la somme qui vous est nécessaire.  
« — Mais encore faut-il que vous connaissiez mon procès, que vous sachiez ce qu'il est, ce qu'il vaut?  
« Je ne sais pas le premier mot de votre procès... et n'en veux rien connaître. Où serait le mérite de vous obliger, si j'avais la certitude de rentrer dans mon argent? D'ailleurs, vous avez promis d'accepter. C'est fait. Il n'y a pas à y revenir.

« Cela m'était offert avec une telle simplicité, avec une telle ouverture de cœur, que j'acceptai. Trois mois après, le procès était gagné; ces terrains, devenus, sans contestation possible, notre propriété à tous deux, on voulait nous les acheter cinq millions. J'allai consulter Richard.  
« — Refusez et attendez, me dit-il, si l'on vous propose une pareille somme, c'est que les terrains valent le double.  
« — Cependant, il faut bien que je vous rende votre argent, je vous dois beaucoup, beaucoup d'argent.  
« — Oh! pour cela, plus tard, rien ne presse; je suis bien tranquille maintenant! Ma créance ne court plus aucun danger.  
« — Mais je voudrais vous payer tout de suite; j'ai les dettes en horreur!... Il y aurait moyen peut-être, sans vendre les terrains. Richard, voulez-vous être mon mari?  
LUDOVIC HALÉVY.  
(A suivre.)

Maximes et Pensées.

Ne perdez pas une heure, puisque vous n'êtes pas sûre d'une minute.  
Le jour est court, l'ouvrage est long. L'activité est la marchandise qui rapporte le plus.  
FRANKLIN.  
BEN-SIVA.



